

LA VIE DE COUPLE
DES POISSONS ROUGES



Cet ouvrage a reçu le
Premio International de Narrativa Breve
Ribera del Duero.

DU MÊME AUTEUR

L'Hôte, Actes Sud, 2006.

Pétales, Actes Sud, 2006.

Le corps où je suis née, Actes Sud, 2014.

GUADALUPE NETTEL

LA VIE DE COUPLE
DES POISSONS ROUGES

Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Delphine Valentin

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *El matrimonio de los peces rojos*
© Guadalupe Nettel, 2013.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2015.

ISBN : 978-2-283-02842-1

À Ale Oru et Pelo Pegado.

*Tous les animaux connaissent ce qui leur est
nécessaire, excepté l'homme.*

PLINE L'ANCIEN

*L'homme appartient à ces espèces d'animaux
qui, une fois blessées, peuvent devenir par-
ticulièrement féroces.*

GAO XINGJIAN

La vie de couple des poissons rouges

Hier soir Oblomov, notre dernier poisson rouge, est mort. Je le pressentais, l'ayant à peine vu bouger dans son bocal rond depuis plusieurs jours. Il ne s'ébattait plus comme avant, pas même pour attraper la nourriture ou poursuivre les rayons de soleil qui égayaient son habitat. Il semblait victime d'une dépression ou un équivalent dans sa vie de poisson en captivité. Je n'ai pu apprendre que très peu de choses sur cet animal. Je ne m'approchais que très rarement de la paroi vitrée de l'aquarium pour l'observer attentivement, et quand cela se produisait, je ne m'y attardais pas longtemps. Le voir là, seul dans son bocal, me faisait de la peine. Je doute fort qu'il ait été heureux. C'est ce qui m'a le plus affligée quand je l'ai trouvé hier soir, flottant tel un pétale de coquelicot à la surface d'un bassin. Lui, en revanche, a disposé de plus de temps, plus de sérénité pour nous observer, Vincent et moi. Et je suis sûre qu'à sa façon, il a aussi eu de la peine pour nous. En général, on apprend beaucoup des animaux avec lesquels on vit, même les poissons. Ils sont comme un miroir qui reflète les émotions et les comportements latents que nous n'osons pas voir.

Oblomov n'était pas le premier mais le troisième poisson à partager notre quotidien. Nous en avions eu deux de la même couleur avant, que j'ai, à l'inverse, pris le temps d'observer, parvenant à récolter des informations à leur sujet, pour mon plus grand intérêt. Ils avaient fait leur apparition un samedi matin, deux mois avant que naisse Lila. C'est Pauline, une amie commune, qui nous les avait apportés, dans le bocal où est mort leur successeur. Vincent et moi avons accueilli le cadeau avec joie. Un chat ou un petit chien aurait été une source de conflits, et une gêne dans notre appartement. Mais l'idée de partager notre foyer avec un autre couple nous plaisait. Et puis, nous avons entendu dire que les poissons rouges portent chance et, à cette époque, nous cherchions toutes les amulettes possibles, animées ou inanimées, pour tempérer l'inquiétude que générait la grossesse.

Au début, nous avons installé les poissons dans le salon, sur une petite table en coin où venait se poser le soleil en fin de journée. Il nous semblait qu'avec les mouvements rapides de leurs queues et de leurs nageoires, ils procuraient un peu de vie à cette pièce donnant sur l'arrière-cour de notre immeuble. Je ne saurais dire combien d'heures j'ai passées à les contempler. Un mois plus tôt, j'avais pris mon congé maternité du cabinet d'avocats où je travaillais, afin de préparer la naissance de ma fille. Rien de définitif ni d'exceptionnel mais, pour moi, la situation s'avérait déconcertante. Je ne savais pas quoi faire chez moi. L'excès de temps libre me plongeait dans des abîmes de questionnement sur mon avenir. Nous étions au pire de l'hiver, et la seule idée de m'habiller pour affronter le vent glacé me faisait renoncer à toute sortie. Je préférais rester dans l'appartement, à lire le journal ou à aménager les choses pour accueillir Lila, dans

cette toute petite pièce qui avait été un bureau et deviendrait sa chambre. Vincent, au contraire, passait beaucoup plus d'heures qu'avant à son bureau. Il voulait profiter de ces derniers mois pour avancer dans les projets que la naissance de la petite allait retarder. Cela me paraissait raisonnable mais il me manquait, y compris quand nous étions ensemble. Je le sentais distant, perdu dans son agenda et dans des soucis professionnels où je n'avais aucune place. Souvent, l'après-midi, en attendant son retour, je m'asseyais pour étudier les allées et venues, parfois lentes et cadencées, parfois frénétiques et intempestives, des poissons. J'ai ainsi appris à les distinguer, pas vraiment grâce aux couleurs si semblables de leurs écailles, mais à travers leurs attitudes et leur façon de se déplacer, de chercher la nourriture. Il n'y avait rien d'autre dans le bocal. Aucune pierre, aucune cavité où se cacher. Les poissons se voyaient tout le temps et chacune de leurs actions – comme monter à la surface de l'eau ou tourner le long de la paroi vitrée – affectait inévitablement l'autre. D'où l'impression de les voir dialoguer lorsque je les regardais.

À la différence d'Oblomov, ces poissons n'ont jamais reçu de nom. Nous parlions d'eux comme du mâle et de la femelle. Malgré leur forte ressemblance, il était possible de reconnaître la constitution robuste du premier et ses écailles, qui possédaient plus d'éclat que celles de sa compagne. Vincent les observait beaucoup moins mais ils lui inspiraient aussi une certaine curiosité. Je lui racontais les détails que je croyais avoir découverts les concernant et il les écoutait avec plaisir, comme les aventures de la famille élargie que nous formions désormais. Je me souviens qu'un matin, tandis que je préparais le café sur le comptoir de la cuisine, il

me fit remarquer que l'un d'eux, probablement le mâle, avait ouvert ses nageoires, qui semblaient désormais plus grandes, comme si elles avaient doublé de taille, et plus colorées.

- Et la femelle ? ai-je demandé, la cafetière à la main. Elle est plus jolie, elle aussi ?

- Non. Elle n'a pas changé, mais elle ne bouge presque pas, a dit Vincent, le visage collé au verre. Peut-être qu'il lui fait la cour.

Ce jour-là, nous sommes allés au marché du boulevard Richard-Lenoir. Une activité du week-end que nous apprécions beaucoup. La neige avait disparu et, à la place de la sempiternelle pluie, le ciel laissait deviner la présence du soleil. Nous avons passé un moment agréable à faire les courses, mais la matinée ne s'est pas aussi bien terminée. Alors que nous étions déjà sur le chemin du retour, les bras chargés de provisions, il m'a pris l'envie de demander qu'on achète des oranges, et Vincent a refusé sur un ton si catégorique que je me suis sentie blessée.

- Elles sont beaucoup trop chères à cette époque de l'année, a-t-il argumenté, hypocrite. On ne peut pas se le permettre. On dirait que tu ne te rends pas vraiment compte des frais qu'on va avoir avec la naissance du bébé. Tu ne peux plus gaspiller l'argent comme tu l'as toujours fait.

J'ignore si c'est à cause des hormones. Les femmes enceintes se mettent souvent en rogne pour des bêtises. En tout cas, en moins de cinq minutes, j'ai senti ma vie se couvrir de sombres nuages menaçants. Tous les hommes s'appliquent à satisfaire les envies de leur épouse pendant leur grossesse, me suis-je dit. Il y en a même qui pensent que ces toquades inexplicables reflètent en réalité les besoins alimentaires du bébé. Alors, qu'est-ce qui lui prenait, à Vincent ? Comment

était-il possible qu'il refuse ainsi d'acheter de simples oranges ? J'ai tenté de revenir à la maison sans déclencher de dispute. Mais, après quelques pas, j'ai dû m'asseoir sur un banc pour me reposer. Mon manteau ne fermait plus et, entre ses pans noirs, dépassait un pull qui m'a paru vieux, et affreux. J'ai senti mes yeux se remplir de larmes. Vincent aussi l'a remarqué mais il n'était pas disposé à céder.

– Tu es impossible à satisfaire, a-t-il dit. On est venus au marché pour que tu sois contente et tu te mets dans un état pareil pour une brouille. C'est pas croyable.

J'ai dû faire un gros effort pour ne pas me lever et acheter les oranges moi-même, et j'y suis parvenue, mais la joie s'était envolée pour tout le week-end. De retour à la maison, le mâle dans le bocal avait toujours les opercules grands ouverts. Sa stratégie de séduction m'a paru arrogante. Quant à la femelle, elle évoluait nageoires basses, et ses mouvements pleins de retenue, comparés à ceux du mâle, m'ont fait un peu de peine.

Le lundi, je suis sortie tôt de la maison. Je me suis installée au bar du coin de la rue et j'ai commandé un grand verre de jus d'orange. Ainsi qu'un café crème et un croissant. J'ai réglé le tout avec l'argent du compte commun. Plus tard, je suis entrée dans une librairie et j'ai acheté un roman. J'ai passé une heure à essayer des vêtements dans la boutique grandes tailles de la rue des Pyrénées, où j'ai trouvé un pull correct pour remplacer le mien. Je suis revenue à la maison vers midi, juste à l'heure du déjeuner. À peine entrée, je suis allée directement au salon et me suis penchée au-dessus du bocal comme on consulte un oracle. Le mâle gardait les nageoires déployées mais désormais sa compagne accusait aussi un changement physique : deux rayures horizontales

de couleur brune étaient apparues le long de son corps. Je me suis préparé des pâtes aux aubergines et les ai mangées debout, en regardant par la fenêtre de la cuisine deux ouvriers qui travaillaient dans l'immeuble d'en face. Une fois mon assiette terminée, j'ai soigneusement lavé les plats que j'avais salis. Puis je suis ressortie faire un petit tour dans le quartier, qui m'a amenée devant la bibliothèque. J'ai eu envie d'y entrer mais elle était fermée les lundis après-midi, alors je suis retournée à l'appartement et j'ai attendu Vincent en lisant mon nouveau roman. Quand il est revenu, je lui ai montré, un peu effrayée, les lignes sur le corps de la femelle, qu'il a jugées sans importance.

– Ces lignes sont à peine perceptibles, à mon avis elles ne signifient rien. Je ne suis même pas sûr qu'elle ne les avait pas avant, a-t-il dit.

Nous avons dîné en silence, du riz réchauffé qui traînait depuis des mois dans le congélateur. Vincent a fait la vaisselle, puis s'est installé dans le salon où il a travaillé jusqu'au petit matin. Sans rien lui dire, je me suis occupée de coller les frises décorées d'ours sur les murs de la chambre de la petite, une tâche dont le projet s'éternisait de semaine en semaine et qu'aucun de nous n'avait tenté de mener à bien. Je voulais juste éliminer un de nos innombrables pensums en souffrance. J'admets que le résultat n'était pas aussi soigné que je l'aurais voulu, mais ce n'était pas non plus un désastre. Vincent l'a pourtant vécu comme une provocation. Selon lui, j'avais disposé les frises de manière irrégulière à seule fin qu'il se sente coupable.

– Tu aurais pu me le demander. Je ne comprends pas pourquoi ces temps-ci tu fais tout pour te placer en victime.

Le mardi matin, nous avons pris le petit déjeuner à la maison, un thé et une tartine, comme deux inconnus qui entretiennent des relations cordiales mais, dès qu'il est parti au travail, je suis retournée au bar du coin rongée par le ressentiment, et j'ai commandé un autre jus d'orange. Puis j'ai marché sous la pluie jusqu'à la bibliothèque. Je l'avais souvent fréquentée au cours de mes années d'études, mais n'en avais plus franchi la porte depuis longtemps. Le cabinet d'avocats était situé sur la rive gauche et, quand survenait une difficulté que je ne pouvais résoudre sur Internet, j'allais à Bibliothèque nationale. Contrairement à celle-ci, où je ne voyais pour ainsi dire jamais personne, la bibliothèque de mon quartier était remplie d'adolescents, qui me rappelaient mes années de lycée ; des gamins un peu plus grands qui s'interpellaient à haute voix, piquaient des fous rires et mangeaient dans des restaurants universitaires ; des individus dont la principale préoccupation était de réussir leurs examens et de faire durer l'aide financière des parents, ou de l'État, jusqu'à la fin du mois. En général, les jeunes gens de cet âge éveillaient en moi, du moins depuis un an ou deux, une certaine condescendance ; je fus donc surprise, ce matin-là, de ressentir de l'envie. Je m'apprêtais à pousser la porte d'entrée quand l'un d'eux, portant un foulard rouge et blanc autour du cou, m'a heurté le ventre.

– Désolé, madame, a-t-il dit en ralentissant à peine.

Plus encore que mon état de femme enceinte, son ton faussement contrit a souligné – ou m'a semblé souligner – notre différence d'âge.

Une fois à l'intérieur, je me suis dirigée vers la section sciences naturelles jusqu'à mettre la main sur le *Dictionnaire encyclopédique des animaux marins*, où j'ai cherché nos

poissons. J'ai découvert qu'ils appartenait à l'espèce des *Betta splendens*, connus aussi sous le nom de « combattants de Siam », qui trouvent leur origine sur le continent asiatique, où ils peuplent les eaux stagnantes. Les spécialistes les classent dans la famille des poissons à labyrinthe à cause d'un organe en forme de rhizome, situé sur la tête, qui leur permet de respirer un peu d'air à la surface de l'eau. Selon cet article, une de leurs caractéristiques les plus notables est leur difficulté à cohabiter. Le dictionnaire n'offrait que peu de détails sur ce sujet précis ou sur l'entretien des poissons. Si je voulais savoir comment en prendre soin, je devais interroger une autre source. Il ne disait rien non plus des rayures qui étaient apparues sur le corps de la femelle.

J'ai feuilleté d'autres livres sur les poissons et j'en ai sélectionné deux à emporter à la maison. J'ai rempli les feuilles d'inscription et d'emprunt. Si candide que ça puisse paraître, j'étais ravie de redevenir une lectrice de la bibliothèque. Il pleuvait fort lorsque j'ai tenté de rentrer chez moi, alors j'ai traîné un moment devant l'étagère de l'entrée, où étaient mis à disposition du public les suppléments et les magazines du mois. J'y ai jeté un rapide coup d'œil, sans me décider à en lire aucun. Ils y étaient tous, du *Magazine littéraire* à *Marie-Claire*. La couverture de ce dernier annonçait un article qui semblait m'être destiné : « Enceinte ? Pourquoi nous abandonnent-ils juste à ce moment-là ? » Je me suis dit que la pluie pouvait encore durer des heures et que je ferais peut-être mieux de prendre le chemin du retour malgré tout. J'en étais là quand mon portable a sonné. C'était Vincent qui me demandait de lui pardonner son attitude égoïste. Il était rentré à l'appartement pour qu'on puisse déjeuner ensemble. « Je suis passé chez l'Italien que tu aimes bien et j'ai acheté des

lasagnes. Je t'ai aussi rapporté des oranges. » Quand il a su que j'étais à la bibliothèque, il a proposé de venir m'y chercher. Nous avons fait tout le trajet enlacés, sous son grand parapluie bleu avec des nuages blancs. Les restes du petit déjeuner traînaient encore sur le bar de la cuisine. Vincent a sorti les mets de leur sac et les a réchauffés au micro-ondes. Tandis que nous mangions et qu'il se servait deux verres de vin, je lui ai fait part de mes découvertes à propos de nos petits compagnons. Nous avons ri du couple que nous avait apporté Pauline, aussi bizarre et complexe qu'elle. Après le repas, nous avons fait l'amour. Une des rares fois où cela est arrivé durant la grossesse. Un acte bref et tendre, non dénué de désir. Vincent m'a dit au revoir au lit, d'un baiser, et est reparti au bureau. Quelques minutes plus tard, tandis que je m'habillais devant le miroir de ma chambre, j'ai remarqué une ligne marron pile au milieu de mon ventre.

J'ai passé l'après-midi à lire sur le canapé et à observer le bocal. Même s'il ne s'agissait pas d'ouvrages scientifiques, les livres que j'avais empruntés à la bibliothèque fournissaient un type d'informations plus concret que le *Dictionnaire encyclopédique*. Ils s'adressaient à un lectorat jeune ou en tout cas pas vraiment calé sur le sujet. Dans l'un d'eux, j'ai trouvé des précisions sur les *Betta splendens*. L'auteur de l'ouvrage exposait en détail les soins à leur apporter et leur mode de reproduction. Il expliquait, par exemple, que le déploiement de l'opercule indique chez les mâles une volonté de s'accoupler, qui peut les rendre violents si elle n'est pas satisfaite. Mais ce n'était pas le pire. Il les décrivait comme des poissons extrêmement agressifs. D'où le fait qu'on les appelle communément des « combattants ». Dans certains pays, on organisait même des affrontements, de la même manière

qu'en Occident on parie sur les combats de coqs. Tandis que je parcourais ces lignes, j'ai éprouvé un sentiment proche de l'embarras. Ce genre de malaise que crée la découverte, à leur insu, des facettes obscures de nos proches. Voulais-je vraiment apprendre tous ces détails concernant nos poissons ? J'en ai conclu que oui. Mieux valait être avertie et, dans la mesure du possible, éviter un éventuel accident. Le livre déconseillait de mettre deux mâles dans le même aquarium, si grand fût-il. Un mâle et une femelle avaient, en revanche, plus de chances de survivre ensemble, à condition de bénéficier de suffisamment de place, c'est-à-dire au moins cinq litres. J'ai regardé notre bocal : la quantité d'eau était ridicule. « Dans les situations de stress ou de danger », poursuivait l'auteur, les *betta* développaient des rayures horizontales contrastant avec la couleur de leur corps.

Quand mon mari est arrivé, cela faisait plus d'une heure que je dormais sur le canapé. Vincent a fermé les livres, en prenant soin de marquer la page que j'avais laissée ouverte, et m'a réveillée de ses caresses pour que j'aille au lit. Avant de me coucher, je voulais néanmoins lui faire part de ce que j'avais lu à propos de nos compagnons.

– C'est très dangereux de les laisser dans ce bocal, ai-je dit. Ils peuvent vraiment se faire du mal l'un l'autre. Tu imagines, s'ils finissaient par se tuer ?

Je lui ai fait promettre que nous allions les transférer dans un aquarium, avec de l'oxygène et quelques pierres où se cacher quand ils n'auraient pas envie de voir la gueule de l'autre. Il a consenti, amusé.

– Ça y est, ça vire à l'obsession, a-t-il dit. Quand tu réintégreras le cabinet, tu devrais te spécialiser dans le droit des animaux.

Plusieurs jours ont passé avant que nous ne sortions les poissons de leur récipient. Des jours tendus pour eux mais aussi pour nous, car Vincent avait du mal à accepter l'idée d'encombrer le salon avec un aquarium.

– Ça va ressembler à un restaurant chinois ici ! a-t-il lâché une fois, résigné, conscient qu'il n'y avait pas de négociation possible à ce sujet.

Quand j'étais à la maison, je ne pouvais cesser de les surveiller, comme si par ce regard sévère et pointilleux j'avais pu empêcher une confrontation imminente. Toute ma solidarité, bien entendu, allait vers elle. Je pouvais sentir sa peur et son angoisse, de se voir ainsi acculée, et son besoin de se cacher. Les poissons sont peut-être les seuls animaux domestiques qui ne font pas de bruit. Mais ces deux-là m'ont appris que les cris peuvent aussi être silencieux. Vincent adoptait une position plus neutre en apparence, que trahissaient cependant des commentaires humoristiques lui échappant de temps à autre : « Qu'est-ce qui lui prend, à cette femelle ? Elle est contre la reproduction ? » ou « Détends-toi, mon pote, ravale ta fougue. Aujourd'hui, tu sais, les lois sont faites pour et par les femmes ».

Pendant ce temps, à l'intérieur de mon ventre, le bébé flottait dans le liquide amniotique. Lors de la dernière visite chez la gynécologue, on nous avait dit qu'il s'était positionné « tête en bas, en piqué ». Et piquée, c'est exactement ce que je ressentais au niveau des hanches. Parfois, dans le silence de la fin de journée, j'entendais grincer les os de mon sacrum. J'avais passé la trente-cinquième semaine. Ce n'était plus qu'une question de jours. Plus j'y pensais, plus j'éprouvais le besoin que les choses soient en ordre dans l'appartement, et en vérité tout était réglé, mis à part la relation entre nos petits animaux. Je

me suis donc empressée d'acheter l'aquarium ce week-end-là. L'habitat que nous nous étions procuré pour nos *betta* était un véritable aquarium, d'une capacité de dix litres, comme le recommandait le livre, étroit à la base mais assez haut, afin qu'il s'intègre dans la bibliothèque. Ce fut une idée de Vincent, de l'installer là, où il occupait toute une étagère mais sans réduire d'un centimètre l'espace du salon. J'ai dû descendre à la cave plusieurs versions du Code civil pour le bien de nos combattants de Siam qui, jusqu'alors, peut-être conscients de nos démarches pacifistes, s'étaient maintenus tranquilles. En tout cas, je n'ai pu me reposer que lorsque, après plusieurs tentatives ratées et la visite d'un technicien, les poissons eurent trouvé leur place et la femelle put enfin bénéficier d'une petite grotte où se dissimuler.

Lila est née cette même semaine, à la maternité des Bleuets, située à quelques pâtés de maisons de chez nous – une des rares maternités publiques où sont pratiqués les accouchements dans l'eau. Je me souviens du visage terrifié de Vincent quand on nous l'a proposé. « Il ne manquait plus que ça », a-t-il dit en faisant allusion à nos animaux de compagnie. Moi, à l'inverse, je n'y voyais rien d'absurde. J'avais souvent entendu dire que, pour les enfants, naître dans l'eau est moins traumatisant que de venir au monde dans un lit d'hôpital. J'aurais bien aimé essayer. Mais la dernière chose que je souhaitais à ce moment-là, c'était contrarier Vincent. Lila est venue au monde à neuf heures du soir, après huit heures de travail, dont sept au sein de l'hôpital, dans une chambre impersonnelle qui sentait le désinfectant. Tandis que j'endurais les douleurs des contractions, j'essayais d'imaginer qu'au lieu d'être dans cette chambre d'hôpital, je flottais dans l'océan